

Coup de coeur
Voyage intérieur sur un bateau immobile
The Lightship

Gloria Kearns

Volume 6, Number 4, May–July 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kearns, G. (1987). Review of [Coup de coeur : voyage intérieur sur un bateau immobile / *The Lightship*]. *Ciné-Bulles*, 6(4), 12–13.

Gloria Kearns

Voyage intérieur sur un bateau immobile

■ Un décor brumeux et inquiétant, un monde essentiellement masculin, fermé, empreint d'une sourde violence susceptible d'éclater à tout moment.

The Lightship, le plus récent film de Jerzy Skolimowski, c'est l'univers paradoxal de ces marins condamnés à une vie sans mouvement à bord d'un bateau perpétuellement ancré. Des contraintes libératrices, une liberté étouffante.

The Lightship, c'est une atmosphère qui vous remplit, qui vous comble ; c'est une promiscuité qui vous prend aux tripes et que Skolimowski, avec un malin plaisir, accentue avec force plans fixes et plans rapprochés. Une image rendue avec brio par Charly Steinberger.

The Lightship, c'est aussi des personnages.

Une présence, une prestance extraordinaire : Klaus Maria Brandauer, le seul maître à bord après Dieu, le capitaine du vaisseau immobile. Allemand d'origine et ancien commandant d'une flotte de la marine de guerre américaine, le capitaine Miller est un homme droit, exigeant et pacifique. Son principe de base : le capitaine doit servir son bateau.

La vie à bord sera troublée par l'arrivée inopinée d'un groupe de malfaiteurs en difficulté. Robert Duvall, en chef de la minuscule bande, offre une prestation intéressante malgré une légère tendance au cabotinage. Mais peut-être était-ce nécessaire pour bien faire ressortir l'antagonisme entre le capitaine Miller et le *vilain* Monsieur Caspary.

Alex, le narrateur, est celui par qui le film arrive. Fils du capitaine, amené de force sur ce bateau-prison, il assistera au combat des titans, tentant en vain de comprendre les règles du jeu. Adolescent, il est le seul à ne pas très bien saisir son rôle dans tout ce mic-mac. Michael Lyndon joue un peu le même personnage que dans le précédent film de Skolimowski, **Success Is the Best Revenge**, c'est-à-dire le jeune homme en conflit avec son père, celui qui ne comprendra qu'à la toute fin où est sa véritable place dans le monde.

Entre les trois se tisse un réseau fort complexe de relations qui nous vaudra de superbes scènes où s'affrontent froidement les géants et d'autres magnifiquement émouvantes, comme celle où le capitaine dévoile son secret et ose toucher son fils, lui prendre le visage dans ses mains, pour donner plus de poids et de chaleur aux recommandations paternelles.

Bien loin d'être manichéenne, la guerre à laquelle Alex assiste — et essaie de participer — impuissant est plutôt dialectique et d'une complexité infinie. Chacun luttera pour la liberté. Caspary préférera la sienne — et celle du bateau —, Miller la liberté des autres, donc sa servitude envers le bateau qui doit coûte que coûte resté amarré. L'affrontement, au départ verbal, dégènera à cause de facteurs extérieurs aux deux hommes, et la violence sera inévitable.

La tension, admirablement soutenue par la musique de Stanley Myers, atteint son



Robert Duvall

paroxysme au moment du grand combat : lèvera-t-on l'ancre ou le bateau conservera-t-il son intégrité ? sera-t-il transformé en simple vaisseau ou sauvegardera-t-il sa noble mission : veiller sur la liberté de mouvement des autres équipages ?

L'issue paradoxale de la bataille nous vaudra une autre scène splendide, l'ultime étreinte du père et du fils, ce dernier seul sortant grandi d'une guerre qui ne le concernait aucunement.

C'est qu'il aura eu sous les yeux toute l'histoire de la vie, la lutte pour un idéal, pour la liberté, pour l'honneur. Et la véritable issue,

la vanité de tout cela lui sera apparue. Mourir en sauvant l'honneur, vivre toute une vie dans le déshonneur, voilà l'alternative qui se présente à lui.

Apprendre qu'entre ces extrêmes existent mille possibilités ; découvrir que rien n'est entièrement noir ni tout à fait blanc. « Mon père m'a dit un jour qu'on ne commandait pas un bateau, qu'on devait plutôt le servir. Mais j'étais alors trop jeune pour comprendre. » Les dernières paroles du film ; le passage de l'adolescence à l'âge d'homme.

Une oeuvre magistrale signée Jerzy Skolimowski. ■

*La Pologne hante le cinéma d'hommes et de rapports de forces de Jerzy Skolimowski (**The Lightship**). Prochain arrêt, Chicago, ville dont le film **Angel Face** explorera la face polonaise...*



The Lightship